

Pour l'Etat, les recettes du budget seront en excès sur les dépenses.

Pour les ménagères, ce sera exactement le contraire.

Administration : HENRI DELEOUR

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

Chèque postal : Delecourt 691-12

le libertaire

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, Paris (2^e)

Des balles dans la peau

Tous les bons militants, ceux qui savent encore s'émuvoir devant les événements, suivent avec anxiété la croisade entreprise par les Castelnau, Millerand, et autres de la même espèce.

Ah ! ces gaillards-là ne se chicanent pas sur une question de cartes ou non-cartes, ou contre l'organisation, sur la violence ou la non-violence !

Ils ont tâté l'opinion publique. Elle est veule, tout au moins aujourd'hui, et rien n'indique qu'elle soit prête à changer d'attitude. Le terrain étant propice, nos révolutionnaires catolico-fascistes (toutes les forces du passé coalisées) sément à grandes voiles, la graine de la pure réaction.

Leur moisson sera peut-être plus proche que les endormis ne le croient.

Il ne s'embarrassent pas de connaître la qualité des moyens à employer. Tout leur est bon. Aussitôt que leur campagne d'agitation aura porté ses fruits, nous les verrons tenter de descendre dans la rue. Et ceux qui guerrent aujourd'hui sur l'attente à leur liberté imposeraient brutallement silence à leurs ennemis.

Prenons garde ! Une réaction purement politique ne s'attaque ordinairement qu'aux leaders adversaires. Mais lorsque cette réaction s'inspire du fanatisme religieux, l'histoire seule peut nous dire jusqu'à quelle violence, quelle cruauté, quelle persécution en masse et en détail elle peut se livrer.

Ces foules ignares qui accourent écoutent la voix des hommes noirs, se rueront demain, dans un déchaînement sanguinaire, sur l'ennemi que les chefs auront anathématisé.

Ils descendront dans la rue, ai-je dit. C'est déjà du passé, car ils y descendent. Hier, à Nantes, ils ont déferlé dans les artères de la ville. Les gens de gauche ont manifesté aussi, mais à l'écart, évitant de rencontrer l'adversaire. Signe des temps.

Le gouvernement laisse faire. Et quand il décide de réagir, j'entends par là, la police et la magistrature, les deux seules institutions qui gouvernent sans contrôle, appliquent les lois quand ça leur plaît, en forgant d'autres de leur propre volonté et les font respecter mieux que les autres. Le parlement, le ministère, toutes sortes de la comédie politique, qui n'existent qu'en apparence. Le vrai roi, c'est le Flie, qui fait marcher fonctionnaires, magistrats et politiciens à sa guise.

Et la police, la seule autorité qui compte, est, par tradition, par héritage, par origine et par moralité, du côté des riches. Le policier, qui porte dans la peau le sentiment de son autorité omnipotente, sera toujours du côté des partisans les plus acharnés de l'autorité, de la réaction.

Flic sait bien qu'il n'a rien à perdre avec le fascisme. Tout au contraire.

Les nouveaux croisés de la réaction patriottico-chrétiennes peuvent, dès maintenant, se permettre toutes les provocations. Ils savent avoir l'appui de l'autorité, la seule qui compte, même si ça ne plaît pas à M. Herriot.

Les quelques défilés qu'ils ont organisés sont remplis de sagesse leurs adversaires. Qu'est-ce que cela sera demain, quand la foule des abrutis, lancée sur la pente, sera derrière eux. De quoi

seront-ils capables, quand ils se sentiront à la tête d'une cohue prête à tout ?

Surtout que si l'autorité les regarde faire d'un œil bienveillant à l'heure actuelle, à plus forte raison sera-t-elle de leur bord quand ils auront atteint leur maximum de puissance.

Gare alors à leurs adversaires ! Les balles dans la peau pourraient être le suprême argument chrétien, ô Han-Ryner !

Et, devant la menace qui plane sur nous, devant la matraque de Damoclès suspendue sur la tête des révolutionnaires à faire l'effort nécessaire pour doter notre mouvement des armes nécessaires à l'offensive comme à la défensive : une presse nombreuse, quotidienne si possible, une organisation de combat puissante, prête à l'action, etc.

Le fascisme aussi a des horreurs de valeur, et des moyens matériels. Et pourtant, ils cherchent, avant d'oser se lancer de l'avant, à assurer une base populaire. Méditons la leçon qu'ils nous donnent.

Que ferons-nous, avec nos fortes individualités, avec nos dissensions, avec nos « Moi », avec nos efforts à droite ou à gauche, rien que pour résister efficacement au danger qui se dresse devant nous ?

Voyons cette manifestation de Nantes. Cinq haut-parleurs placés dans la salle. Je vois mal un contradicteur essayer de refuter les ignobles discours qui s'y sont fait entendre.

Demain, ils feront mieux. Un « as » de la parole lira un discours tout préparé dans une salle privée quelque chose : la T. S. F. portera ses paroles dans tous les coins du pays, où haut-parleurs branchés sur antennes les distribueront aux auditeurs. Les « individualités » écouteront ou s'en iront. C'est à peu près tout ce qu'ils pourront faire.

Je sais bien que nous ne pouvons prendre à disposition des mêmes moyens matériels que les forces de réaction qui sont à la solde du Veau d'Or, leur père nourricier. Je sais que notre presse ne rivalisera jamais avec la leur — tout au moins tant que les travailleurs y consentiront. Mais, tout de même, cette misère ouverte, il nous la faut pénétrer, lui faire comprendre le danger, l'amener à nous. Et nous devons mettre au service de cette propagande le maximum de ce que nous pouvons faire.

Les temps ne sont plus à la métaphysique, ni à la littérature. Ils sont à la bataille.

Partisans ou non de l'organisation, de la presse, de la violence, regardons et comprenons. Un vent de réaction brutale se lève à l'horizon. Il s'amène sur nous. Il tentera de nous briser. Les partisans de l'Ordre, de l'Autorité, nous enseigneront leur doctrine avec des arguments frères de ceux qu'emportent les partisans qui propagent l'Évangile par les massacres.

Serrons-nous les coudes : fortifions nos œuvres de combat ; allions-nous même s'il le faut, provisoirement et pour cette bataille, avec ceux qui sont comme nous menacés, n'hésitons pas devant aucun moyen, aucun effort pour repousser le danger. Ça vaudra mieux que des balles dans la peau.

Georges BASTIEN.

Le désarmement de l'Allemagne

Géné par ses promesses pacifistes, le gouvernement, qui n'a aucunement et n'a probablement jamais eu sincèrement l'intention d'abandonner la Ruhr, cherche des prétextes.

Les complices anglais et belges en font tout autant, désirant rester en Prusse rhénane.

A vrai dire, les uns et les autres ne voient pas sans appréhension arriver l'heure où il sera plus possible de jouer de la guitare patriotique.

Il est si commode, quand on a des ennemis à l'intérieur, ennemis politiques, économiques ou financiers, de s'en tirer par des cris d'alarme, en montrant le danger allemand.

Une fois de plus, le vieux refrain est entonné. Herriot est embêté, il cric au succès contre la menace allemande.

Il y a des années que la commission de contrôle des armements allemands existe et fonctionne. On n'en causait point, ou très peu. Cette commission était finement seulement rapport noir, quand le gouvernement avait des embarras... intérieurs.

Cela continue...

Le comité militaire interallié a, partout, découvert les graves manquements de l'Allemagne. Elle entretenait un état-major de 250 officiers, avec le général von Seckl. Elle dispose, non seulement d'une armée, mais d'une puissante police militarisée. Elle instruit à outrance des volontaires et aurait 200.000 officiers et sous-officiers sous la main. Quelques jours, elle pourrait mobiliser un million d'hommes.

Bref, on brandit à nouveau le spectre de l'invasion allemande. Il paraît que cette manœuvre a toujours du succès auprès de l'opinion publique. On a tant mangé du Boche ces dix dernières années que les cuistins ne savent plus faire autre chose.

Pensent-ils nous apprendre du nouveau ? L'Allemagne se prépare à la guerre. Certes. Et la France ? Et l'Angleterre ? Et les Etats-Unis ?

La guerre devait tuer le militarisme. Jamais quelqu'un fut plus puissant. On ne rêve plus, dans les hautes sphères gouvernementales, que de trancher tous différends par les armes.

Epoque de sauvagerie qui n'aura qu'une fin : le refus des peuples de se prêter plus longtemps à la sanglante comédie.

Un milliard en douze ans pour les logements ouvriers

COMBIEN, DURANT LE MEME TEMPS, LE BUDGET DE LA GUERRE EN A-T-IL ENGLOUTI ?

Le montant total des sommes mises à la disposition du département de la Seine, de la Ville de Paris, de l'Office départemental et de l'Office municipal s'est élevé depuis dix ans à 580 millions de francs, si l'on ajoute à cela un emprunt de 300 millions émis par la Ville de Paris, le produit de subventions diverses, les sommes dépensées par les autres Offices de la Seine, notamment celui de Paris, l'effort fait par le département de la Seine depuis 1912 atteint à peine un milliard de francs.

Combien, dans le même laps de temps, politiciens et militaires ont-ils dévoré de millions ?

Comme apparaît pauvre ce médiocre milliard employé à une œuvre de vie en comparaison des tas d'or engloutis dans le gosier de sang.

La société actuelle c'est le bon sens renversé : tout pour la mort, rien pour la vie... du moins quand il s'agit des prolétaires.

Et qu'il y en aurait de belles maisons belles et claires avec l'argent englouti dans le gosier des canons !

Le gardien de prison savait se servir des prisonniers

Un médecin, compromis dans une affaire de cambriolages, purgeait sa peine à la prison de Versailles. Une nuit il fut réveillé en sursaut. Le gardien venait sans façon le prier d'accoucher sa femme. Le docteur n'eut garde de refuser. Mais aussitôt qu'il sortit de prison, le gardien d'celle réclama sa note : 2.000 francs pour avoir accouché sa bourgeoisie. Or, le gardien refusa de payer. Il avait une doctrine, cet homme, c'est que les prisonniers qu'on a sous la main on doit les utiliser.

Or, plaidait. Et le tribunal vient tout de même de décider que le gardien par trop pratique payerait les soins qu'il sollicita.

Ainsi la « justice » elle-même a-t-elle décidé que les prisonniers ne sont pas les domestiques de leurs gardiens.

Les petits marchands du carreau vont protester

On sait que les gros marchands de carrelage, sans merci, purgeaient sa peine à la prison du Temple.

L'administration municipale toujours prête à se plier aux injonctions des gros-richards profiteurs menacent les petits marchands du Carreau de les chasser.

Les ouvriers et les petits employés qui trouvent la souvent le moyen de s'habiller à meilleur compte que dans les magasins sont les premiers à souffrir de cette fermeture.

Pour protester contre les intentions du Conseil municipal, les marchands et ouvriers du Carreau du Temple organisent mercredi, 4 mars, à 20 h. 30, salle Bullier, avenue de l'Observatoire, un grand meeting de protestation.

Tous les conseillers municipaux ont été invités par lettre recommandée à venir expliquer leur attitude.

Sur qu'ils ne viendront pas, La lumière leur plait pas, ils aiment mieux trafiquer dans l'ombre.

A la mémoire de Dato

Dans quelques jours, il y aura quatre ans que le sinistre Dato, premier ministre d'Espagne, tombait sous les balles d'un révolutionnaire aujourd'hui réfugié en Russie.

Pour commémorer l'anniversaire de sa mort une grande cérémonie sera célébrée, le 8 mars prochain, et le roi assistera à l'inauguration d'une statue que la ville de Vitoria doit ériger à la mémoire du président du Conseil.

Les crimes de Dato sont connus de toute la classe ouvrière du monde. Ce n'est que pour répondre à la violence brutale qu'il exerçait envers les meilleures militaires Espagnoles qu'il fut assassiné.

Il est évident, que le train dont va le cœur de la vie, ce larbin du pouvoir n'est sans doute qu'un précurseur... de mauvais augure !

Mais la bourgeoisie d'Espagne voulait une vengeance. Le meurtrier s'était enfui, il lui fallait d'autres projets, et aujourd'hui, dans les prisons de Primo de Rivera, nos camarades Matien et Nicolau sont détenus, pour un « crime » qu'ils n'ont pas commis, victimes de la haine farouche d'une classe qui se sent venir sa fin.

Maiten et Nicolau devraient être libres depuis longtemps, si le prolétariat mondial avait su faire son devoir, car il n'est pas suffisant de les avoir arrachés à la peine de mort, s'ils doivent mourir lentement derrière les grilles d'une prison.

A l'heure où les bourgeois espagnols s'apprêtent à immortaliser dans le bronze la figure du bandit officiel, toutes nos pensées doivent se tourner vers les victimes de l'arbitraire et de la dictature et tous nos efforts doivent s'orienter vers la révolution qui libérera à tout jamais les malheureux qui se sont donné entièrement à la cause des milieux et des exploits.

Un « engrangé » parle

Dans son « film » d'aujourd'hui, le Vautel de banlieue, l'engrangé du journalisme policier, prend la défense de la Tour Poincaré, à laquelle il voudrait ajouter des créneaux, et des mitrailleuses.

Ce saligaud de la plume trouve que la police n'est plus mise en état de faire ce qu'il a promis : faire arrêter les auteurs de ces dégradations.

Le Vautel veut fermer les prisons sur les misères et les révoltes, avec cette froide cruauté des bêtes rentées et malfaîtes qui pissent des phrases pour abraser la masse.

Ce crétin de la plume devrait être mis, lui, l'infâme plutôt, dans l'impossibilité de nuire.

Cette heureuse expérience avait pour témoin de nombreux personnalités du monde de l'aéronautique.

Peut-être finira-t-on par arriver à un résultat satisfaisant qui rendra l'aviation plus sûre et qui permettra aux « civils » de gagner un peu à ce moyen de locomotion que voudraient bien accaparer les militaires pour leurs besoins néfastes.

Après la conférence Taïtinger à Montréal

Le rédacteur en chef de la Liberté ne manque pas de culot ; le mensonge lui tient lieu de courage; heureusement que personne ne prend au sérieux les énunций du journal fasciste.

M. Taïtinger prend ses rêves pour des réalités, et c'est la frousse qui lui a fait entendre des coups de feu tirés par les communistes et les libertaires, alors qu'aucun assistant ne servit d'une arme.

Mais qu'importe, là n'est pas la question.

Un des nôtres, le camarade Toulemonde, après un copieux passage à tabac, a été maintenu en état d'arrestation, à la suite d'une bagarre provoquée par la prétrial alors que tout était fini.

Nous aimons c'en revenaient tranquillement lorsqu'ils croisèrent un certain nombre de soutiens qui se mirent à les insultier ; l'un d'eux s'avanza même avec un poignard en main. Evidemment, il n'est pas dans la culture des révolutionnaires de se laisser frapper, ils se défendent, la police arrive, et alors que la cléricale était laissée en liberté, notre ami Toulemonde était maintenu en état d'arrestation, bien que personne ne fut blessé et que seuls quelques horions eurent été échangés.

Nous espérons qu'il suffira de signaler cet arbitraire pour qu'immédiatement notre camarade soit remis en liberté.

Il serait inadmissible que des camarades soient attaqués dans la rue par les troupes de Taïtinger, et que par dessus le marché on les maintienne en prison.

Malgré les divisions ouvrières, voulues par les politiciens de la C.G.T.U. et du P.C., les travailleurs du Bâtiment sont restés fidèles à leur vieux syndicat et à leur vieille fédération. Hier après-midi, ils l'ont prouvé en répondant en foule à l'appel du S.U.B.

A 4 heures de l'après-midi, les salles de la Bourse du travail et de la Grange-aux-Belles étaient garnies. Chacun était venu là dans l'intention bien déterminée de créer un réveil énergique dans la corporation, toujours révolutionnaire, du Bâtiment Autonome.

A l'heure où nous écrivons ceci, nous ignorons le nombr de ouvriers du Bâtiment qui ont participé à la grève.

Malgré les divisions ouvrières, voulues par les politiciens de la C.G.T.U. et du P.C., les travailleurs du Bâtiment sont restés fidèles à leur vieux syndicat et à leur vieille fédération. Hier après-midi, ils l'ont prouvé en répondant en foule à l'appel du S.U.B.

